

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Jean Lamarre, Louise Beaudoin et Stéphane Paquin

Francis Langevin

Number 136, Winter 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/62312ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Langevin, F. (2009). Review of [Jean Lamarre, Louise Beaudoin et Stéphane Paquin]. *Lettres québécoises*, (136), 50–51.

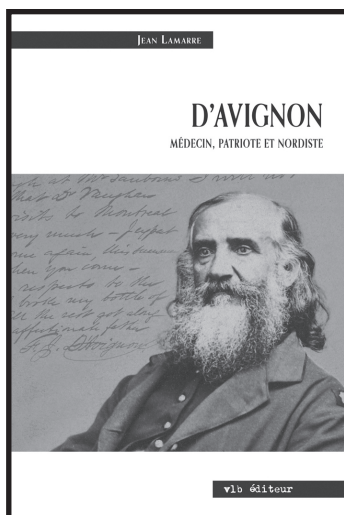


Jean Lamarre, *D'Avignon. Médecin, patriote et nordiste*, Montréal, VLB éditeur, coll. « Études québécoises », 2009, 272 p., 22,95 \$.

L'exil amer d'un patriote de 1837

L'historien Jean Lamarre raconte les années d'exil d'un père de famille qui, de patriote radical et téméraire, se fera médecin de village discret avant de devenir un nordiste modéré et dévoué — mais qui garde en haine la stratégie Angleterre! —, pour enfin rentrer en sorte de héros local au Sable Forks, meurtri, usé et déçu par son petit pécule.

Joseph-François D'Avignon (1807-1867) est surtout connu pour sa participation au soulèvement patriote de 1837-1838, et compte parmi ceux qui, comme Papineau, vont s'exiler après la défaite des révolutionnaires. Celui qu'on appelle aussi « Davignon », à la différence de Papineau, ne reviendra pratiquement jamais en Bas-Canada. « Désillusionné par l'échec de la rébellion, écrit Jean Lamarre, D'Avignon préfère s'expatrier définitivement plutôt que de se soumettre à nouveau au joug britannique qu'il avait si vivement condamné. » (p. 34) Médecin, D'Avignon va s'établir pour de bon aux abords du lac Champlain.



Près de vingt ans après son mariage avec une jeune femme américaine, l'homme estime s'être endetté et, tout au début de la guerre de Sécession, à l'automne 1861, il choisit de s'enrôler comme officier-chirurgien dans l'armée nordiste. Pour rembourser plus rapidement ses dettes — et peut-être par goût de l'aventure? —, il quitte femme et enfants pour partir au front en mars 1862. Quelques semaines plus tard, il apprend le décès de sa jeune épouse. Les enfants seront placés auprès de la belle-famille sans même qu'il ait pu se rendre aux funérailles de sa femme. L'aîné de la famille, Eugène, s'installe à Montréal, et c'est grâce à la correspondance entre le père et le fils que Jean Lamarre entreprend de raconter cette partie de la vie de D'Avignon.

Si les recherches historiques sont imparables dans ce livre, le récit n'est pas celui d'un romancier. En effet, pas d'intrigue ni de suspense à trouver ici; on a plutôt l'impression de lire une dissertation inégale, ou plutôt une « introduction » soufflée par le milieu par nombre de reformulations (à propos notamment des motivations de D'Avignon à s'engager auprès des nordistes et des conséquences sur sa vie familiale), sans compter les paraphrases des lettres qu'on trouve — heureusement! — en annexe (les lettres couvrent la période de juin 1862 à avril 1867).



JEAN LAMARRE

pas consigné dans ses lettres son passage de quatre mois dans les prisons sudistes, dans des conditions qu'on estime déplorables.

Ses lettres ne sont tragiques que parce qu'elles montrent — dans la retenue et la maladresse de l'épistolier — l'isolement d'un homme pris entre ses idéaux (révolutionnaire ou partisan de l'ordre?) et ses devoirs (une nouvelle patrie ou sa famille?). Mais elles sont surtout des témoignages de première main de la médecine de son époque (le fils étudie la chimie et travaille dans une société pharmaceutique), des conditions d'exercice au front, mais aussi des idées qui circulent, car père et fils s'échangent des journaux et s'intéressent de près à la géopolitique bouillonnante de leur époque — sans jamais pourtant quitter leur position d'observateur.

INFOCAPSULE

LA FRANCE SE RÉVEILLE-T-ELLE?

Coup de tonnerre dans l'édition française : cette année, les auteurs québécois sont en train de prendre la vedette dans tous les prix littéraires les plus importants : prix Goncourt, Femina, Médicis, Décembre, Wepler, etc. Certains esprits chagrins en profiteront pour clamer haut et fort que ces auteurs ne sont pas véritablement des Québécois puisqu'ils sont nés en Haïti (Dany Laferrière), à Chicago (Catherine Mavrikakis), à Trinité-et-Tobago (Neil Bissoondath), au Togo (Edem Awumey), mais c'est oublier que ces derniers ont publié d'abord au Québec avant d'être mis sur le marché français. En somme, se réalise le vœu le plus cher des éditeurs québécois : publier les auteurs d'ici pour les vendre ensuite sur le marché étranger (la France est de ce nombre). Que la France nous découvre est d'une certaine façon ahurissant. Notre littérature est exportée partout dans le monde, mais la France a, la plupart du temps, fait la sourde oreille. La preuve : elle a attendu que trente-six pays achètent les droits de *L'histoire de Pi* avant de prendre conscience que le gagnant du Booker Prize avait produit un best-seller international ! Quand on regarde l'attitude de l'Angleterre face aux pays dits colonisés du Commonwealth, on voit bien qu'elle est tout à fait différente. Par exemple, le Booker Prize n'a jamais cessé de mettre en vedette des auteurs du Canada, de l'Afrique du Sud, de l'Australie, de la Nouvelle-Zélande, sans compter les auteurs de l'Irlande et de l'Écosse qui tiennent à leur spécificité. La France a un sérieux bond en avant à faire avant de rivaliser avec l'Angleterre...



Louise Beaudoin et Stéphane Paquin (dir.),
Pourquoi la Francophonie ?
 Montréal, VLB, 2008, 237 p. 17,95 \$.

POUR UNE TROISIÈME FRANCOPHONIE :

plus que la diversité en partage ?

Cet ouvrage collectif paru quelques semaines avant le Sommet de la Francophonie de Québec (18 au 18 octobre 2008) réunit 17 contributions éclectiques qui témoignent du bain rhétorique dans lequel trempe l'Organisation internationale de la Francophonie (OIF).

Un portrait historique (Bruno Maltais) de l'institutionnalisation de la Francophonie permet d'aborder les différentes dimensions des missions successives que l'organisme a accumulées, de la coopération logistique postcoloniale des origines à l'ambition résolument politique, jusqu'au mot du jour : la « diversité culturelle ». En creux de ce portrait, on lit une respectueuse critique de l'éparpillement des missions de l'organisation au gré de l'agenda politique et culturel mondial. De fait, au gré des statistiques déployées, on s'aperçoit que le principe qui rassemble les États et les nations membres glisse de la « langue française en partage » à des « valeurs universelles ». Françoise Massart-Piérard montre avec lucidité que la structure de la Francophonie est d'ailleurs avant tout « relationnelle », une façon assez habile de récupérer les critiques adressées à l'OIF. Bref, ce n'est pas un lobby, ce sont des *relations*, et son hétérogénéité, sa diversité, fait sa force. L'effort rhétorique est admirable.

Le texte de Christian Philip exemplifie le potentiel diplomatique de l'OIF, qui offre une tribune idéologique multilatérale supplémentaire aux États. Avec la verve magistrale qu'on lui connaît, Jean-François Lisée montre bien comment le Québec tire profit de la récente adoption d'une charte de respect des différences culturelles à l'UNESCO. L'exemple des lois linguistiques d'affichage et d'étiquetage ne pouvait être mieux trouvé : le Québec trouve un bouclier auprès des instances internationales telles l'OIF et l'UNESCO pour parer un potentiel affaiblissement de ses protections culturelles au sein de la Confédération.

Si certains craignent que l'OIF ait des préoccupations politiques (la sénatrice Catherine Tasca, par exemple), leur mise en sourdine est précisément ce qui inquiète Jacques Frémont, pour qui les droits, la démocratie et la paix sont la raison d'être d'une communauté internationale légitime et utile. Il faudrait évi-

ter, il a raison, de donner l'image d'un club social fondé sur la diversité et qui ne sait pas énoncer clairement ses valeurs, notamment en matière de droits humains.

Pierre Lampron souligne une certaine crispation culturelle en faisant la chronique d'une révolution annoncée, celle d'Internet, qui bouleverse les formes de production, de diffusion et d'accès à la culture. TV5, bras technologique et médiatique de l'OIF, doit savoir rapidement investir Internet au lieu de promouvoir des structures culturelles « classiques » (livres, films, disques, etc.).

Michel Guillou évoque la francophobie qui se développe en Afrique, largement attribuable non pas à la moins grande attractivité de la sonorité du français (une langue pourtant si apte à exprimer les idées complexes ! se délecte Alain Juppé), mais aux valeurs qui y ont très longtemps été associées (prenez des notes, M. Juppé). « L'imaginaire francophone est en panne », écrit Guillou (p. 86). Le désengagement de la France ne semble pas étranger à cette lassitude ; c'est bien une question de rapport à la langue véhiculaire (anglais ou français, pour les affaires « mondiales » ?), comme le souligne Bernard Cassen, mais c'est aussi une question de valeurs, car le modèle politique et philosophique « des Lumières » devrait faire valoir sa légitimité face à des puissances économiques et culturelles comme la Chine, écrit Jean Tabi Manga. Pour exercer sa « magistrature d'influence » (Senghor), l'OIF doit aussi jouer un rôle en matière d'infrastructures de recherche et de développement. À trop se battre contre la disparition imminente du français et l'américanisation de la culture, l'OIF en aurait de même oublié de penser sa mission à long terme — et son occidentalité... Elle aurait délaissé les questions d'éducation, en laissant se développer un enseignement approximatif du français « langue étrangère », note Katia Haddad. C'est vrai, la Francophonie est aussi une question de Langue, on allait l'oublier...

Plusieurs, dont Louise Beaudoin, sont de l'avis de Lisée : il faut que l'OIF prépare une convention sur la diversité linguistique. À lire Aurélien Yannic, on a en revanche l'impression qu'à chercher un paradigme rassembleur (une « romanophonie » ?), on en arrive à un tel degré de généralité englobante qu'il ne reste rien des spécificités qu'on souhaitait préserver. La faute en incombe peut-être à l'efficacité rhétorique de la « diversité » : nous sommes à ce point toutes et tous *divers* que cela nous semble une raison suffisante de nous réunir... Ainsi donc nous aurions la différence en partage.

Difficile de dire de cet ouvrage qu'il est bigarré, même si on a quelquefois l'impression que Perec a retouché certains textes. Diversité oblige, on alterne entre le sabir universitaire ou énarque, la machine à discours d'attaché politique, le coup de gueule souriant du « terrain », la conférence rodée façon candidature à hautes responsabilités (et plus si affinités), de sorte qu'on ne sent pas toujours l'utilité de la réunion des chapitres autour de la question

pourtant annoncée par le titre, et qui, comme ce livre, donne toujours à penser : pourquoi la Francophonie ? ■



Un espace
publicitaire dans
lettres québécoises ?

Contactez MICHÈLE VANASSE
 Responsable de la publicité
mvanasse@lettresquebecoises.qc.ca